

L'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris L'envers du décor

« Les arts déco ont la cote » proclamait il y a quelques temps un article qui a paru dans *Le Nouvel Obs* et qui était accompagné d'une photographie de la façade de l'école : l'auteur mettait en avant la popularité de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, évoquait son passé glorieux, décrivait l'activité de ses étudiants et se faisait l'écho des propos enthousiastes de la directrice de l'établissement. À lire l'article, l'Ensad apparaissait comme un exemple de cette « excellence » devenue le nouveau credo à l'œuvre dans l'enseignement supérieur et la recherche. Et qui pourrait y trouver à redire ? Comment refuser l'excellence quand elle se décline en créativité, professionnalisme, recherche, innovation et ouverture à l'international ?

À moins, bien sûr, que l'on ouvre les yeux sur le gouffre qui existe entre les valeurs mises en avant et la réalité ; que l'on s'attache à distinguer entre journalisme et communication ; que l'on ne se contente pas d'une image de façade et que l'on s'intéresse à l'envers du décor.

Il est étonnant que l'auteur de cet article n'ait entendu aucune dissonance lors de sa venue à l'Ensad. Depuis quelques temps en effet, l'école connaît un climat délétère : les étudiants, les enseignants, les personnels administratifs et techniques balancent entre agacement, crainte, abattement et révolte.

L'école, on nous l'a affirmé, doit se moderniser ; malheureusement, il semble qu'elle n'ait trouvé d'autre modèle de modernité que le management de la terreur et de la surveillance généralisée. Sous couvert d'excellence, la nouvelle direction a d'abord imposé un climat social détestable, multiplié les pressions, renvois, mises au placard. La refonte administrative est nébuleuse, précipitée, à la limite de l'absurde ; certains agents nouvellement embauchés fuient même l'établissement au bout de quelques mois. Le fonctionnement institutionnel de l'École est tout aussi dégradé : le dialogue et la démocratie ne sont plus que de vains mots, comme si le mépris des institutions que l'on peut constater au niveau national avait fini par infuser tout le corps social pour se répandre jusque dans le fonctionnement interne d'un établissement comme le nôtre.

La modernisation de la réflexion pédagogique n'est pas en reste : la recherche et l'innovation consistent en fait à s'adapter à une réalité qu'il ne s'agit surtout pas de questionner. Car *il faut vouloir le monde tel qu'il est* : telle est l'idéologie implicite de l'excellence censée élever l'École dans les plus hautes sphères de la modernité créative. En guise d'innovation et de recherche, les élèves sont donc amenés à repérer les tendances qui leur permettront de satisfaire les entreprises de luxe devenues « partenaires » ; il leur faut apprendre à devenir des « professionnels de la profession », apprendre à découvrir les vertus canines de la constitution de cahiers de tendances et de réseaux de relations bien placées.

Devant une situation qui pourrait être risible si elle ne suscitait en même temps l'impression d'un gâchis monumental, l'exaspération vient à son comble. Les personnels se sont déjà mis en grève ; les étudiants se mobilisent, et le collectif d'enseignants qui signe cet article a constitué une intersyndicale pour dénoncer les dérives en cours.

Que l'on nous comprenne bien : loin de nous l'envie de dénigrer notre École, d'accuser de tous les maux la directrice de l'Ensad ou la journaliste qui signe l'article du *Nouvel Obs*. C'est au contraire le souci de défendre notre École, sinon l'École publique en général, qui nous

anime aujourd'hui. Il faut le dire clairement : nous ne voulons pas de *votre excellence*. Nous ne voulons pas de cette excellence comme projet unidimensionnel, qui rabat les injonctions et les valeurs de la concurrence et du marché jusque dans l'enseignement public, qui entend ôter tout sol à l'esprit critique, qui refuse tout simplement qu'un *ailleurs* puisse exister.

L'Ensad n'est pas isolée : l'université aussi, dit-on, doit connaître l'excellence, se moderniser, accepter l'évaluation. De la même manière, on propose aujourd'hui aux proviseurs de lycée des primes pour mieux les responsabiliser, quelles que soient les conséquences désastreuses d'une telle politique. En tant qu'enseignants à l'Ensad, nous connaissons les dangers de ces mesures : c'est un encouragement à la désolidarisation, à la servilité, à la dégradation des rapports humains, à l'inégalité, à la lutte entre petits chefs, à l'intérêt mal compris, à la médiocrité.

Alors oui, l'Ensad a peut-être encore la cote, et l'enseignement public connaît encore de belles réussites. Mais nous éprouvons le sentiment de vivre actuellement un saccage généralisé, qui, s'il n'est dénoncé, risque de mettre à mal une École dont le sens et la nécessité sont malmenés. Nous souhaitons une École qui accepte *aussi* d'être un garde-fou au monde tel qu'il est, un espace critique pour concevoir et délibérer, et non simplement pour exceller. Car l'excellence, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, nuit à la sensibilité, à l'intelligence et à l'originalité : elle ne forme pas des créateurs - au mieux, des créatifs doués, mais asservis à une normativité non questionnée.

Paris, le 1^{er} février 2011

L'intersyndicale et le collectif enseignant de l'Ensad.